

<p>கடிந்த சொல்லினும் கனிந்த சொல்லே நன்மை</p>	<p style="text-align: center;">Lettre du CERCLE CULTUREL DES PONDICHERIENS ***** புதுச்சேரியர் கலை மன்ற மடல்</p> <p style="text-align: center;">Rédaction : M.Gobalakichenane 22 Villa Boissière, 91400 Orsay, France Email : ggobal@yahoo.com</p>	<p style="text-align: center;">ISSN 1273-1048 No.56 Juin 2007</p> <p style="text-align: center;">Organe de Liaison des Ressortissants de l'Inde ex- française : Pondichéry, Karikal, Mahé, Yanaon (et Chandernagor)</p>
--------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Poème de Joachim du Bellay (1522-1560) மொஆக்கீம் துய் பெல்லே (1522-1560) வின் கவிதை

Après la traduction de quelques illustres de V.Hugo et de Lamartine, voici maintenant un célèbre poème de Joachim du Bellay.

On parle souvent de diaspora, des communautés ou ethnies obligées de quitter leur pays et chercher ailleurs leurs moyens de survie. Et l'on rapporte de nombreux cas qui sont autant de problèmes de conscience à la communauté internationale.

Parallèlement, suite à l'avènement de nouveaux de transports relativement peu chers, on assiste à un développement rapide de voyages dans le sens contraire. Mais une question subsiste : la connaissance rapportée de ces voyages suffit-elle à comprendre les autres ?

On évoque rarement maintenant le "mal du home". Les déplacements et les séjours sont ce n'est pas difficile, sous réserve de possibilité

Nous publions la traduction d'un très beau composé à Rome où il vit loin de sa région natale. temps la défense de la langue française qui, déjà officielle des actes (édit de Villers-Cotterêts signé littéraire.



De T.Coppolani

pays", la "nostalgie" ou le célèbre "home, sweet beaucoup plus courts. En cas d'envie de retour, économique ou politique.

sonnet de Joachim du Bellay (1522-1560), Dans ce poème daté de 1558, il prône en même langue de cour et devenue langue unique et par François 1er), connaîtra aussi alo rs un essor

Heureux qui, comme Ulysse

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loir gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim du Bellay (1558)

யூலீசைப்போல் கொடுத்து வைத்தவர்

கொடுத்துவைத்தவர் யூலீசைப்போல் (1) இனிய பிரயாணம் செய்தவரே
அல்லது வெற்றியுடன் பொன் ரோமத்தைக் (2) கொணர்ந்த பின்
பட்டறிவுடனும் புகுத்தறிவுடனும் தன் வீடு திரும்பி
குடும்பத்தாரோடு கடைசிக் காலத்தைக் கழித்தவரே !

என்று தான் என் சிறிய கிராமத்தில்
புகை வருவதைக் காண்பேனோ ? - எக்காலத்தில்
எனக்கு நாட்டுக் கொப்பானதும் அதைவிட முக்கியமானதுமான
எனது ஏழ்மைக் குடிலின் வேலியைக் காண்பேனோ ?

ரோமானிய அரண்மனை வீரமுகப்பைவிட
என் மூதாதைர் எழுப்பிய இல்லமே எனக்கு அழகு !
கலவைக் கல்லைவிட மெல்லிய பலகையே எனக்கு அழகு !

லத்தீன் 'தீபர்' ஆற்றைவிட என் 'கோல்' நாட்டுச் சிறிய 'லுவாரே'
தான்,

'பலாத்தீன்' குன்றைவிட என் சிறிய 'லீரே' தான்,
கடற்காற்றைவிட (1) 'ஆன்மு' நாட்டு இதமே தான் எனக்குப்
பிடிக்கும்.

மொஆக்கீம் துய் பெல்லே (1558), trad.Câvéry Ostyn

(1) 'ஓதிசே' என்ற கடற்பிரயாணப் புராணம்
(2) 'மசோனும் பொன்ரோமமும்' என்ற புராணம்

Les Malabares au Jardin d'acclimatation

On a organisé récemment, au Jardin d'acclimatation, un programme de cinq semaines (du 7 avril au 8 mai 2007) pour montrer les divers aspects culturels de l'Union indienne. Il est amusant de rapprocher cet événement de ce qui s'est passé il y a cent environ et les réflexions d'un témoin oculaire de l'époque.

Le jardin zoologique d'acclimatation, créé en 1860 à l'époque de Napoléon III, perdit ses animaux lors du siège de 1870. Quelques années plus tard, son directeur Albert Geoffroy Saint-Hilaire, de la famille du célèbre naturaliste, remarquant qu'on s'intéressait plus aux accompagnateurs des bêtes qu'à celles-ci, eut l'idée de faire venir les spécimens des peuplades de l'immense empire colonial. Le succès fut immédiat et l'on continua cette série « d'exhibitions ethnographiques ». Le jardin se convertit ainsi à « l'acclimatation anthropologique » et, de 1877 à 1893, une vingtaine de troupes se succédèrent au Jardin d'acclimatation de Paris. C'est ainsi que, vers la fin du 19^e s., on exposa des « Malabares ». Nous publions ci-dessous quelques extraits d'un texte trouvé au Muséum National d'Histoire Naturelle :

« M. John Hagenbeck qui a conçu l'idée d'amener cette exhibition ethnographique en Europe a dû mettre cinq mois pour s'en aller recruter ses sujets dans leurs districts respectifs et mettre la caravane en route.

Depuis longtemps du reste, M. Hagenbeck réside à Ceylan et occupe une importante situation à Colombo. C'est à sa remarquable intelligence..., à sa connaissance approfondie du pays et des indigènes que nous devons de posséder au Jardin d'acclimatation cette magnifique *caravane indienne*, l'une des plus intéressantes et des plus curieuses parmi les exhibitions exotiques qu'ait vu défiler le public parisien.



Ecole malabare (Source : M.N.H.N.)

...Les Malabares ou *Tamiles* se parent de bijoux, dont la valeur dans beaucoup de familles représente une petite fortune. Ces bijoux, s'il vous plaît, sont d'or fin ou d'argent, incrustés de rubis flamboyants, de turquoises, d'émeraudes.

En général, une chaînette à laquelle sont fixées, en guise d'amulettes, des piécettes de toutes sortes, orne le cou des Malabares. Autour de leurs bras nus et de leurs pieds s'enroulent des anneaux d'or et d'argent, parfois de bois finement travaillé et peint de dessins bizarres. A leurs oreilles pendent des anneaux d'or pesant jusqu'à cent vingt cinq grammes. Enfin, le nez lui-même n'échappe pas à ce luxe de joaillerie et les fines narines sont souvent incrustées de rivets d'or et de pierres précieuses.

...Les anneaux dont elles parent leurs mains d'enfants sont de dimensions exagérées, étrangement allongés en ellipses. Plus curieux encore les anneaux bizarres qui ornent les orteils, s'agrémentant à leur partie supérieure d'une large spirale d'argent rappelant la forme d'un huit et recouvrant tout le haut du doigt de pied. C'est charmant.

... Singulièrement harmonieuse et douce, la langue malabare est une des plus agréables de l'Inde méridionale. Sans aucun rapport avec le sanscrit, elle comprend les idiomes « Tamoul, Télingua et Karnatique »...

...Les indigènes, qu'on s'empresse de visiter, diffèrent autant de religions que de dialectes et de races. La plupart sont disciples de Brahma, quelques uns sont bouddhistes, les trois Indoustanis seuls sont mahométans.

Les adeptes de Bouddha et de Mahomet manifestent leur dévotion d'une façon simple, calme et brève, comme s'ils avaient pour leur devise religieuse « courte prière monte au ciel ». Tout au contraire, les Malabares, disciples de Brahma, restent environ deux heures à prier, et par surcroît de pénitence, dans une position physique extrêmement fatigante ; ils n'ont cependant pas plus pêché que les Indoustanis et les Guyaratis (sic), mais peut être ont-ils à demander plus de choses à leur divinité.

Assistons à ces prières, excellentes sans doute, mais vraiment singulières : sur une natte, à genoux, les jambes écartées, les mains posées à plat sur le sol, le pénitent balance sa tête, d'avant en arrière, de façon rythmique et continue, comme s'il saluait un personnage imaginaire.

Le bon Malabare compte ainsi les bizarres oscillations de sa tête, allant et venant avec la régularité d'un balancier, et lorsqu'il est arrivé au nombre cent, il le marque semble-t-il, dans une sorte de cadence frénétique en donnant un vigoureux coup de front sur le sol, énergique expression de ses repentirs. Si ces rudes exercices de piété ne touchent pas Brahma, ils doivent au moins l'amuser un peu.

...Mais voici le *Village indien* qui nous attire par l'exacte originalité d'une soigneuse reproduction. Nous ne sommes plus au bois de Boulogne, c'est-à-dire dans Paris, mais bien réellement dans un village guyarati?...

Pour varier un peu leur indigent menu, ces Malabares consomment, de loin en loin, un plat de morue qui n'est pas pour leur table un mets de carême mais de gala. Ils se régalaient aussi d'une espèce de poisson des Maldives qu'ils font dessécher et durcir comme de la pierre, qu'ils pulvérisent ensuite et dont ils saupoudrent leur riz à la façon du fromage râpé qui rejoint nos soupes à l'oignon.

Quant à leur façon d'absorber leurs aliments, les Malabares ne s'y prennent pas autrement que toutes les peuplades arriérées et primitives, considérant leurs mains comme la plus commode des cuillères et la meilleure des fourchettes ; il convient d'ajouter qu'après chaque repas, nos convives ont toujours soin de se laver les mains, la bouche et les dents avec une conscience digne d'éloge, absolument inconnue de nos paysans de France et d'ailleurs.

En continuant notre promenade autour du village indien, nous distinguons une hutte de forme carrée, ouverte à tous les vents et qu'une mince clôture de bambou entoure sur les quatre côtés. C'est une *Ecole malabare*.

Voici précisément le maître d'école occupé à tracer sur un grand tableau noir les différentes lettres de l'alphabet indien. Les élèves aussitôt s'appliquent à les reproduire le plus fidèlement possible sur leurs petites ardoises.

Les élèves des deux sexes - ici l'éducation mixte est en faveur - doivent s'exercer à lire comme à compter à haute voix et il est curieux de les entendre psalmodier en chœur : ônnu, renndu, munnu, nâlu, jâru (sic), etu, ombadu, dômbadu, comme dans nos campagnes nos bébés répètent ba, be, bi, bo, bu, ca, que, qui, co, cu.

Rien n'est moins banal que la *danse des bayadères* qui toutes sont jeunes encore et fort jolies. Regardez-les, la taille élégante et souple, le teint chaud, uni comme le cuivre des lampes qui brûlent sur l'autel de Bouddha ou bien rappelant les nuances exquises d'un bronze florentin, la chair ferme et moulée à souhait, les lèvres expressives et roses, charnues sans être épaisses, le nez fort et la narine fine, des cheveux plus noirs que l'ébène, ornés de pierreries et très originalement « casqués » de bijoux éclatants d'amulettes et de talismans coquets ! Enfin de grands yeux d'un noir intense et velouté, au regard profond et doux, frangés de longs cils noirs...



Les Bayadères (Source : M.N.H.N.)

Marche lente et rythmée, balancement gracieux d'un corps souple et délicat sous une étoffe vaporeuse et légère : c'est là un spectacle que bien des danseuses, plus ou moins exotiques, ont pu nous donner ; mais, ce que nous ne vîmes pas encore, c'est cette danse guyarati (sic), un charme, un idéal, un rêve chorégraphique de l'Inde mystérieuse, c'est ce jeu magnifique d'expressions captivantes dans un regard sans pareil, c'est enfin ce que l'on pourrait appeler la Danse des yeux.

Voici les bayadères, le corps immobile, les pieds nus et mignons, collés pour ainsi dire l'un à l'autre. Les bras superbes, chargés de lourds bracelets et tendus en avant. Tout à coup, la tête charmante et parée s'en va de droite à gauche et de gauche à droite, *se déplace en quelque sorte plutôt qu'elle ne tourne*, attendu que le visage est toujours dirigé vers vous.

Mais, dans cette physionomie impossible et fermée, il est une chose qui vit, qui se meut, qui tourne, qui monte, qui descend, qui se déplace en même temps que la tête, qui glisse comme un rayon des paupières à demi closes, disparaissant pour revenir plus vif, plus brillant, plus vivant, plus profond, plus noir, plus troublant: ce sont les yeux.

Ah! certes, lorsque dans les mystères sacrés des temples indiens de tels yeux noirs s'allument ainsi par milliers de feux inconnus qui rayonnent dans la pénombre, on comprend que l'imagination des prêtres hindous, se donnant libre carrière, puisse caresser le rêve céleste et berçant des paradis fameux des Brahma, des Vishnou, et des Varouna (sic)... »

Extraits de « La caravane indienne des Malabares », *Fulbert Dumonteil*

Ndlr : Nous pensons que ces *Malabares* (ou *Tamiles*, comme le précise aussi l'auteur) viennent de Ceylan (Srilanka). Par ailleurs, il semble aussi y avoir quelques confusions compréhensibles (Indoustanis, Guyaratis,...).

La mort de Bussy புசியின் மறைவு

A Pondichéry, le personnage français le plus illustre après Dupleix (தும்பிளேக்கிசு) reste Bussy (புசி). Celui-ci, après sa victoire éclatante à Gingy (செஞ்சி), réussit à étendre jusqu'à Aurangabad le domaine d'influence française au milieu du 18^e s. Rentré en France après la chute de Pondichéry en 1761, il aurait pu y vivre tranquillement s'il n'était pas revenu en Inde en 1783 comme chef du corps expéditionnaire français, lors de la guerre d'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Après les exploits de Suffren (சுப்பிரேன்) en 1782 et malgré le départ de Tippu Sultan (திப்பு சுல்தான்) -parti à l'ouest, sur la côte de Malabar, après une longue attente vaine-, il coordonne ses actions avec celles de l'amiral et semble sur le point d'emporter la victoire lors de la dernière offensive de Goudelour (கூடலூர்) en juin 1783. Les nouvelles de paix arrivées alors par Calcutta et apportées opportunément par un vaisseau anglais arrête net le mouvement. Il passe ensuite deux années à négocier avec les Anglais la remise de Pondichéry que ces derniers lient à celle de Trincomalé (திருகோணமலை). A peine réussit-il enfin à parvenir à une entente avec les ennemis de naguère que la mort l'emporte, dans le bungalow de Law, à Oulgaret (ஓழுகரை), près de Pondichéry. On l'enterre à l'église des Capucins ; mais, au moment de la Révolution, sa dépouille est exhumée et déplacée. Malgré plusieurs recherches ultérieures, le lieu exact reste encore aujourd'hui un mystère.

Voici ce que dit Vîrânaicker II (இரண்டாம் வீரநாயக்கர்) à propos de la mort de Bussy et de son enterrement solennel :

Le 7 janvier 1785— Cette nuit à 10 heures, pendant que le général M. le marquis de Bussy, M. Pegnier, commandant du *Fendant* et quelques autres Blancs jouaient aux cartes, le général eut des problèmes de respiration. Alors que les médecins et ses amis cités ci-dessus lui prodiguèrent les premiers soins, il expira. La population fut désespérée et accablée de douleur. On parla de grande malchance pour la population de subir ce malheur à un moment aussi si difficile. Devant continuer les affaires administratives, on ne put célébrer le même jour ses funérailles.

Le lendemain, du matin au soir, on peignit les armoiries et les médailles du général ; puis, le 9 de ce mois, dimanche matin, on attacha du crêpe noir à ces reproductions placées au gouvernement, on en mit en plusieurs endroits et l'on colla des images semblables ; on décora de même l'intérieur et l'extérieur de l'église des Capucins. On dressa un mâât au bord de la mer et l'on y accrocha du crêpe noir ; on arbora des drapeaux noirs sur les bateaux français et anglais restant en rade et l'on tira 101 salves d'artillerie.

A 10 heures, excepté les soldats du régiment et les cipayes de garde, tous les autres furent placés en rangs des deux côtés, depuis l'entrée du gouvernement jusqu'à l'église des Capucins. Les tireurs d'artillerie allaient devant traînant des canons de 18 livres.

A 10 heures et demie, les officiers de l'armée et tous les Blancs en habits de deuil et tenant chacun une bougie partirent derrière le palanquin officiel sur lequel était placé le corps du général, avec deux porte-drapeaux, vingt-quatre porteurs de bannières, des gardiens et des cipayes allant devant, les bannières au vent. Quand on quitta le gouvernement, les tambours du régiment résonnèrent, des coups de fusil et des salves d'artillerie furent tirés. On enterra en grande pompe le corps à l'intérieur de l'église .

Voici ceux qui accompagnèrent le général aux quatre côtés : M. le Chevalier Pegnier, commandant du *Fendant*, M. de Boistel, Baylié, ancien commandant d'Artillerie et de Coutenceau, brigadier.

Outre ces quatre personnes, les officiers anglais portèrent le brassard de deuil. La population se lamenta que tel événement survînt au moment où le bon temps revenait enfin à cette ville...

Le 25 janvier 1785 - Lorsqu'on mit aux enchères au gouvernement les habits du défunt général M. le marquis de Bussy, les 24 chemises furent enlevées au prix de 120, 180, 200, 210 roupies. Le lendemain, quand on vendit les étoffes de Pulicate (பழுவேற்காடு), chaque étoffe neuve fut enlevée pour 60, 70, 80 roupies. Les autres objets furent ainsi mis aux enchères durant quatre-cinq jours.

Le 31 juillet 1787 - Le général M. le marquis de Bussy, décédé à Pondichéry le 7 janvier 1785, était enterré dans le jardin de l'église des Capucins. Le ministre ayant envoyé l'ordre d'élever des tombes à celui-ci ainsi qu'à M. Duchemin (mort à Manjakuppam pendant le conflit) et d'y enterrer leurs dépouilles, on y fit ériger, à droite et à gauche, deux tombes en mortier minutieusement décorées coûtant mille pagodes. On y inscrivit leurs décorations.

Cet après-midi à cinq heures, le drapeau fut mis en berne. A l'entrée de l'église des Capucins et à l'intérieur, on attacha du crêpe noir et l'on colla les armoiries et les croix de guerre des défunts. On fit tous les préparatifs de cérémonie de deuil et l'on tira une salve toutes les minutes, sur terre et sur mer. Puis, on fit mettre en rangs tous les soldats (des régiments) de l'Île de France, de Bourbon, de l'Artillerie et les cipayes, de la Place d'armes jusqu'à l'église des Capucins. M. de Cossigny et les autres hauts fonctionnaires se rendirent avec des brassards noirs à l'église. Lorsque les dépouilles de ces personnes furent placées dans les tombes, les soldats rendirent les honneurs en tirant des coups de fusil. Il était 7 heures de la nuit quand, après la fin des cérémonies religieuses, les hauts fonctionnaires sortirent.

M.Gobalakichenane

En filigrane : *Bussy jeune*, dans « Suffren et le temps de Vergennes » de Roger Glachant.

Internet*****Internet*****Internet***** Internet***** Internet

Les articles de **La Lettre du Cercle Culturel des Pondichériens** (archivage depuis le No.17) sont sur :
<http://www.puduchery.org>